

Le Jour, 1953
3 Novembre 1953

COMMEMORATION DES MORTS

Une fois l'an nous nous souvenons mieux du passé ; nous nous souvenons de ceux-là qui firent le voyage avant nous.

Une fois l'an le souvenir s'empare collectivement des hommes et les conduit aux champs de repos, aux lieux où l'herbe et le marbre couvrent de froides cendres.

Ils y portent les fleurs par brassées, comme d'autres le myrte et les palmes. L'espérance veut le symbole des branches vertes et des fleurs ; elle croit au soleil des morts, à l'immortalité de l'amour.

On ne pourrait pourtant se livrer trop longtemps à de telles pensées, sans perdre quelque chose du goût de la vie ; mais la force de l'oubli est telle que, passé le jour des morts, les morts meurent une nouvelle fois :

« Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs ».

A peine leur avons-nous dit notre amour, que, sans pouvoir tomber dans leurs bras, nous les quittons. Si notre automne est leur printemps, ils attendront un autre automne pour que le printemps revienne.

Mais qu'est-ce qu'une vie d'homme mesurée à la multitude des tombeaux ?

Les années passent et les morts prennent de l'âge. Ceux qui nous quittèrent enfants, il nous semble qu'ils deviennent adultes au pays des ombres. Nous pensons qu'ils ont grandi et que nous pourrions ne plus reconnaître leurs traits ; et nous nous effrayons à l'idée que nous pourrions les perdre de nouveau par l'effet de la marche du temps.

Une génération serait sans souvenirs, coupée de ses morts ; sa vie serait une solitude ; son avenir serait sans visage.

Au fond le jour des morts est celui des vivants ; il atteste le lien entre les générations ; il a le sens de l'acte de foi dans la vie impérissable.

Les fleurs que nous donnons aux morts c'est à la vie que nous les donnons.